

## UNE NOUVELLE GUERRE

Le monde britannique a été mis en émoi, la semaine dernière, par la nouvelle de la catastrophe arrivée à Caboul, capitale de l'Afghanistan, où le fameux major Cavaignari, le héros de la dernière guerre, et le représentant accrédité de la Grande-Bretagne près de Son Altesse l'Emir, vient d'être massacré par la populace afghane en même temps que ses officiers et tout le personnel de l'ambassade. Cet événement, absolument inattendu, a éclaté comme un coup de foudre au milieu de l'atmosphère de confiance et de sécurité où les Anglais victorieux se complaisaient depuis la fin de la campagne et la soumission du pays.

Le soulèvement, dirigé contre les étrangers récemment installés à Caboul, a commencé dans le peuple et a rallié ensuite une partie des troupes de l'émir. Celui-ci a fait, dit-on, ce qu'il a pu pour résister au courant populaire et protéger ses amis les Anglais, mais il s'est vu impuissant à comprimer l'émeute. Il s'est empressé de faire sa déclaration en conséquence aux autorités anglaises de l'Inde, exprimant ses regrets de ce qui est arrivé et avouant sa position humiliante et son impuissance absolue, qui sont bien un peu le fait de ses alliés.

Cette explication a été reçue comme elle le méritait. Le brave emir, qui s'est si docilement prêté à tous les désirs du major Cavaignari et qui a si bénévolement livré son pays aux Anglais, au risque de soulever son peuple contre lui, a droit à l'indulgence et même à la compassion des vainqueurs. On peut croire qu'il ne lui sera rien fait. Mais, en revanche, ses sujets peuvent s'attendre à payer cher ce beau coup de tête.

L'affaire tournera en définitive au désavantage des Afghans, et au profit de l'Angleterre, qui se trouve ainsi en possession d'un prétexte parfaitement plausible de traiter l'Afghanistan en pays conquis. Tirer vengeance de l'affront qui lui a été fait et du meurtre de ses représentants ne sera pour elle qu'un mobile secondaire, qui servira à couvrir ses desseins ambitieux. L'honneur et l'intérêt seront d'accord pour imposer au gouvernement anglais la douce obligation d'écraser entièrement l'Afghanistan.

Et la Russie, ni aucun autre pouvoir, ne saurait y trouver à redire, après un pareil événement. On accuse les Russes d'avoir préparé sous main cette explosion. Ces soupçons ne semblent guère fondés, pourtant. On serait porté à croire plutôt le contraire. En effet, les intérêts et les projets russes ne pouvaient être plus mal servis que par cette échauffourée des sujets de l'émir, qui aura pour conséquence de forcer le czar à rester simple spectateur de l'assujettissement de l'Afghanistan par l'Angleterre.

Car c'est le moins que la Grande-Bretagne puisse faire, de punir sévèrement l'attentat de Caboul, de porter un grand coup, proportionné au méfait, si elle tient à conserver son prestige en Asie, si elle veut frapper l'imagination des peuples à demi-barbares avec lesquels elle se trouve en contact et que l'exemple des Afghans ne manquerait pas d'enhardir si ceux-ci restaient sans châtiement. Le résultat devra donc être d'affermir l'empire de l'Angleterre en Asie, car on ne saurait douter de l'issue de la nouvelle guerre.

Il suffit de jeter un coup d'œil sur la carte de l'Asie occidentale pour comprendre la marche suivie par l'Angleterre et la Russie dans cette partie du monde, berceau de l'humanité, et pour voir la position présente de chacune des deux grandes puissances européennes qui en sont venues à se porter ombrage sur le vieux continent.

L'Angleterre, déjà postée à Chypre, à Suez et dans l'Asie Mineure, n'est, à ce dernier point, séparée de ses possessions de l'Inde que par la Perse et l'Afghanistan. Après l'asservissement de l'Afghanistan, il ne restera plus que la Perse, qui sert également de limite à la puissance moscovite et qui est destinée à devenir le théâtre des conflits inévitables de l'avenir.

La Russie, maîtresse du Caucase, do-

mine, pour sa part, le nord de la Turquie d'Asie et de la Perse, par la Géorgie et l'Arménie; tandis que, de l'autre côté de la mer Caspienne, elle est établie à Khiva, sur la frontière de l'Afghanistan, au 40e de latitude.

Les deux colosses pourraient, en se conformant aux lois de la nature et des frontières scientifiques, s'arrêter à cette ligne, et se contenter l'une du nord et l'autre du sud de cette partie de l'Asie, sans entreprendre d'empiéter l'une sur l'autre. La Russie est la plus ambitieuse, et c'est elle qui menace et qui envahit; mais l'Angleterre, qui a précédé sa rivale dans ce pays de conquêtes où elle a depuis longtemps posé solidement les bases de sa puissance, est fermement résolue à conserver ses positions et à ne rien négliger pour maintenir son empire en Asie.

A. GÉLINAS.

## SAINT-TIMOTHÉE

Un jour, peut-être, il vous sera doux de remuer ces souvenirs.

.... La dernière écluse vient d'être franchie, le "steamboat" avec ses fanaux bleus, blancs et rouges, s'avance lentement comme s'il craignait la nuit qui tombe; au loin, vacillent quelques lumières. Tout-à-coup, le sifflet mugit en laissant échapper un blanc panache de vapeur; à ce signal, le pont qui nous barre le passage, à une centaine de verges en avant, tourne et vient docilement s'allonger sur la rive, le *Bohemian* qui nous porte s'approche avec quelques efforts d'un petit quai en pierre, et s'arrête: c'est Saint-Timothée.

Si vous ouvrez le *Gazetteer of British North America*, et si vous cherchez Saint-Timothée, voici ce que vous pourrez lire: "Village avec bureau de poste, situé dans le comté de Beauharnois, P. Q., sur le canal de Beauharnois. Ce village contient une église, un couvent, un collège et plusieurs magasins. Population, 400 âmes." Comme c'est sec et incomplet! Rien de la manufacture de draps, rien du moulin à farines, rien du boulevard qui mène du quai à la haute-ville, rien du grand hôtel Bourdon, un des monuments de la ville basse! Ces faiseurs de dictionnaires géographiques ne pensent qu'aux grands centres.

Nous en étions resté au quai, passons le pont et descendons le boulevard qui conduit droit à la grand-rue. Voilà le centre des affaires: négociants, financiers, gens de professions libérales, tous demeurent dans cette artère qu'on peut qualifier de principale, par le fait qu'elle est unique. Elle est bordée d'une cinquantaine de jolies maisons placées dans un désordre ravissant et dont les extérieurs coquets font de suite envier le sort de leurs heureux occupants.

Mais quel est ce bruit que j'entendais déjà sur le *Bohemian*, et qui est comme le mugissement des nombreuses usines d'une ville industrielle et manufacturière? Ce sont les rapides qui, là-bas, un peu plus loin que l'église, font depuis des siècles entendre le même bruit, blanchissant le grand fleuve de la même écume. Rien de beau comme ces rochers à fleur d'eau qui, de loin, ont l'air d'autant de marsouins, et que la vague furieuse mordille dans son impuissance.

Les bateaux à vapeur qui passent saluent le village d'un coup de sifflet strident; le Saint-Laurent, lui, salue à sa manière, en grondant éternellement, et, pour paraître plus beau, le coquet, il se farde avec la blanche écume de ses eaux!

.... C'est dimanche. L'église a ouvert sa porte à deux battants, les cloches laissent envoler leurs plus joyeux sons; c'est l'heure de la grand-messe. Tous les bancs sont occupés. Partout de bonnes figures, parmi lesquelles on distingue, comme les coquelicots dans les champs de blé, des frais minois de jeunes filles. Bonne musique, bon chant, piété sincère. A gauche, la chaire avec son abat-voix. Au fond l'autel brillamment illuminé et d'où s'élève un nuage d'encens. Et le soleil qui dore tout cela, y compris les blondes chevelures!

En sortant de l'église, à droite, vous voyez le presbytère; sa petite façade avec sa galerie, les grands arbres qui l'ombrent, lui donnent un aspect à la fois charmant et simple. En face, de l'autre côté de la route, se trouve le collège avec son parterre bien entretenu et ses deux statues blanches de Saint-Joseph et de la Vierge qui se détachent sur le fond grisâtre de la muraille. Plus loin, s'élève la maison de l'ancien seigneur du lieu, solidement édifiée—plus solidement que les vieilles coutumes qu'elle rappelle; maintenant, c'est un fermier qui l'habite: le producteur a remplacé le jouisseur; il y a progrès.

Faut-il aussi vous parler des environs, des points de vue, des beaux champs couverts de riches moissons, enfin des mille attraits du pays? Non, cela m'entraînerait trop loin, et puis il vaut mieux que vous jugiez par vous-même. Allez-y, Saint-Timothée mérite qu'on se dérange.

PAUL BASSEZ-PRÉVILLE.

Montréal, 5 septembre 1879.

## ÇA ET LÀ

Nous nous joignons à l'*Événement* et à la *Minerve* pour dire que le *Canard* et le *Vrai Canard*, qui ont souvent d'excellentes caricatures et des histoires amusantes, ont tort de se servir d'un langage trivial qui ne peut avoir pour effet que de dépraver le goût du public. Nous espérons que cette critique les engagera à adopter un genre plus convenable.

\* \*

Un correspondant qui signe "Ami du peuple," de Saint-Eustache, fait, dans la *Patrie*, l'éloge du talent qu'un jeune Canadien du nom de Matte, déploie dans la construction des moulins, et que les hommes les plus marquants des paroisses du Nord, tels que M. G. Lavolette, de Saint-Jérôme, et M. Globenski, de Saint-Eustache, ont pris plaisir à encourager. Ce correspondant profite de l'occasion pour dire le bien que ferait dans ce pays un conservatoire des arts et métiers, et il demande que nos hommes publics trouvent à tout prix le moyen d'en établir au moins un dans notre province, afin que nos compatriotes puissent développer le talent remarquable qui les distingue pour la mécanique et les arts et métiers en général. Plaise au ciel que les vœux patriotiques du correspondant de la *Patrie* soient exaucés!

\* \*

On reproche beaucoup à nos députés d'être violents, mais on verra par ce qui s'est passé à Haïti, dans la dernière révolution, que les députés de ce pays sont plus avancés que les nôtres sous ce rapport. Après tout, peut-être le système des gens de cet endroit vaut-il mieux que le nôtre. Qu'on lise:

Un député, nommé Petit-Canal, l'un des frères du président, se sentant atteint par une observation tombée des lèvres de De Larin, autre membre de la Chambre, tira de sa contre-poche, dans la chaleur de la discussion, un revolver et étendit raide mort son honorable confrère. Les députés de l'opposition se levèrent comme un seul homme avec la rapidité de l'éclair et, sortant de leur poche leurs revolvers à six coups, ils ouvrirent contre les bancs des ministres un feu de file, auquel ceux-ci répondirent aussitôt.

De pareils arguments eurent l'effet qu'on pouvait en attendre, car quarante membres de l'honorable assemblée se trouvèrent pour toujours incapables d'y répondre. Le public des galeries se laissa bientôt lui-même emporter par l'excitation générale, et voulant peut-être séparer les combattants, commença par faire feu indistinctement sur les deux partis. La police survint. Alors commença un pêle-mêle général de sabres, de fusils, sur lesquels planait une atmosphère de sang. La troupe régulière, infanterie et artillerie, intervint, et trouvant les mitrailleuses qu'on avait braquées contre la Chambre insuffisantes à faire cesser la mêlée, dut essayer quelques bombes au milieu de l'édifice pour mettre le holà à cette épouvantable boucherie. Le président du Sénat fut tué par l'éclat d'une de ces bombes.

\* \*

Le Père Didon, l'éloquent dominicain dont la parole fait sensation en France depuis quelque temps, vient de publier un livre intitulé: *L'homme selon la science et*

*la foi*. Ce livre est beaucoup lu et fort remarqué à cause du talent remarquable qui s'y manifeste, et des efforts généreux que fait le Père Didon pour concilier la foi avec la raison et les besoins politiques de notre temps. La politique de conciliation et de raisonnement adoptée par Léon XIII ne peut manquer de produire une immense réaction dans le monde entier en faveur de l'Eglise et de stimuler les âmes ardentes et généreuses, les grands esprits. Qu'on lise les pages suivantes:

Une science plus large de l'évolution des peuples fera taire ces voix insensées qui jettent un si grand trouble dans le pays, et elle enlèvera toute créance à ces soi-disant conservateurs pour lesquels tout changement est une impiété politique. A en croire ces prudens, il n'y a de bon que l'antique. L'effort des vivants doit se borner à le conserver ou à le faire revivre. Les formes politiques sont immuables, d'après eux, comme le génie et le tempérament d'un peuple. Demandez-leur ce qui sera demain: — Ce qui a été, vous répondront-ils. Voilà leur unique et invariable formule. Il serait plus juste, à coup sûr, de répondre: Ce qui sera demain, c'est ce qui n'était pas hier ou ce qui n'était qu'en germe. Hier, c'était le gland; demain, ce sera le chêne.

Je n'aime guère, s'écrie-t-il, à voir la vérité s'imposer violemment. Pourquoi ne pas rendre à chacun selon ses droits: au père de famille ce qui revient au père de famille, à l'Etat ce qui revient à l'Etat, à Dieu ce qui est à Dieu! On échapperait ainsi à ces oppressions qui révoltent les natures jalouses d'une légitime indépendance; on sauvegarderait tous les droits politiques; on imiterait Dieu qui n'a pas craint de laisser le monde à la loi terrible de la lutte pour l'existence et de faire sortir le progrès universel d'un sillon tout ensanglanté.

C'est bien là, certes, le langage que doit parler la religion aux hommes de notre époque, dans un temps où il est parfaitement inutile d'essayer de proscrire les droits de la raison, de la science et de la liberté bien comprise.

Quoi de plus propre à ramener les esprits déviants et prévenus, que la preuve de la compatibilité de la foi avec les progrès de la science, de la raison et de la vraie liberté?

\* \*

Nous signalions, il y a quelques jours, l'injustice, le danger et les funestes résultats des démissions faites sans cause. Aujourd'hui nous croyons devoir blâmer la division des situations. Où il y avait autrefois un greffier, un registrateur, on en met deux et trois, et on divise entre eux ce qui était autrefois le salaire d'un seul. Nous admettons que dans certains cas cette division a sa raison d'être, mais la plupart du temps elle est inopportune et déraisonnable. A Montréal, par exemple, non-seulement on crée deux nouvelles divisions d'enregistrement, mais on nomme deux registrateurs par division. Quel est l'effet de ce changement? D'amoindrir, d'abaisser une situation autrefois enviée et honorée. Un registrateur était un personnage important, l'égal du protonotaire et du shérif; on considérait nécessaire de nommer à cette charge un homme âgé, d'expérience, un avocat ou un notaire capable. Aujourd'hui, le premier venu peut l'être, et un avocat ou un notaire ayant une bonne clientèle ne le voudrait pas. De sorte que voilà une des plus belles charges vouée nécessairement au discrédit ou du moins exposée à perdre de son prestige. Dans une ville comme Montréal surtout, un registrateur devrait avoir la considération que donnent l'âge, un travail de plusieurs années et un salaire élevé. Il y aurait beaucoup d'autres considérations à faire, mais à quoi sert? Le mal est fait, il faut attendre que la force des abus le fasse disparaître.

Or, ces abus ou les mauvais résultats du système de division, de diminution et d'amoindrissement des charges publiques ne tarderont pas à se faire sentir. Malheureusement, c'est encore nous les Canadiens-français qui allons avoir à en souffrir le plus, et la comparaison entre le salaire des charges locales et celui des charges fédérales ne pourra que tourner au détriment de nos institutions provinciales.

L.-O. D.